

Catastrophe(s) : un conte virtuel de Rino Morin Rossignol, (Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 161 p.)

Pierre-Louis Vaillancourt

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine
Numéro 9, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004954ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004954ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, P. (1999). Compte rendu de [*Catastrophe(s) : un conte virtuel de Rino Morin Rossignol, (Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 161 p.)*]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 55–57. <https://doi.org/10.7202/1004954ar>

CATASTROPHE(S) : UN CONTE VIRTUEL

de RINO MORIN ROSSIGNOL

(Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 161 p.)

Pierre-Louis Vaillancourt
Université d'Ottawa

L'écriture est une exploration d'ordre multiple, psychologique, sociale, intellectuelle, langagière ou autre. Il est en général assez aisé, en lisant un ouvrage de fiction de la production courante, de savoir à quelle enseigne il perche. Les voies de l'introspection et de la projection configurent les espaces multiples de la présence traumatisée ou idéalisée de l'auteur. Le jeu des figures, la musique des sons et la moirure du tissu textuel annoncent les envolées lyriques de l'esprit poétique. Les promenades de l'alcôve au palais ou de la cour à la ville promettent les révélations juteuses qu'autorisent des regards furtifs mais perçants.

Nos goûts nous guident et nous restreignent. Les conversations, les quatrième de couverture, les recensions journalistiques nous font souvent choisir de retomber dans nos ornières favorites, l'amour du mot, les délices analytiques, le potinage politique, les frissons de l'aventure, ou ceux du sexe. Nos humeurs variables ou nos intérêts éclectiques peuvent nous balader d'un genre à l'autre mais avec une sourde attente d'une démarche bien étiquetée, d'une œuvre au registre repérable. Les changements de tons sont perçus comme des fausses notes, les mélanges de perspectives comme des mixtures sans saveur, les sauts génériques comme des transfusions de sang contaminé.

L'on oublie que les chefs-d'œuvre se nourrissent de cette bigarrure, agitent un éventail de plumes arrachées à tous les oiseaux, des communs aux exotiques, négligent de fondre leurs ingrédients en pâte onctueuse et bombardent sans ménagement leurs lecteurs au tire-pois, à la chevrotine, à la mitraille. Si ça passe, si ça nous emporte et nous soulève, c'est qu'un compresseur gonfle la machine, un soufflet attise le feu, une trombe nous soulève et nous rejette au sol, décoiffés, défrisés, effrayés, trempés, en somme dévastés, mais ravis. Gare cependant à celui qui prétend nous agiter dans tous les sens mais qui nous laisse la fâcheuse impression d'avoir été agité comme un épouvantail. Il ne ranime que nos tendances pantouflardes, nous renvoie à nos lectures de chevet, faites pour faciliter le sommeil.

Dans ces conditions, qui sont des habitudes de réception, c'est un étrange pari qu'ose Rino Morin Rossignol, qui nous entraîne dans les méandres inextricables de son bois qui n'a rien de celui du rossignolet, nous narguant de

plus avec un titre que le lecteur peut reprendre comme exclamation de dépit, avec le singulier, ou comme commentaire sur le résultat, avec le pluriel. Et juger que le feu d'artifice qui illustre la couverture aurait dû représenter du maïs en fusion. Mais l'auteur serait trop ravi de nous voir accrochés à cette perche qu'il nous tend avec trop d'ostentation. Car s'il ne contrôle pas tous les procédés qu'il met en œuvre, il maîtrise ses intentions, y compris dans le sous-titre qui nous annonce, en vieux français, «les incroyables effets sur la destinée du genre humain» (rien de moins!) des aventures d'un «gars piteux». Piteux au sens de Pichrocole après sa défaite devant Gargantua, sauf qu'ici, l'état piteux précède au lieu de suivre, d'où le côté compte à rebours de ce *roman* qui s'affiche en même temps comme un *conte virtuel*.

Cette superposition générique est de bon aloi. L'ouvrage ne campe dans aucun territoire défini. Et s'il brasse hardiment les procédés les plus divers, il ne prétend remplir d'autre mission que celle de plaire, et de divertir. Le lecteur traditionaliste regrettera les ruptures, l'absence de continuité dans tous les plans de la fiction, que ce soit ceux des personnages, de la narration, du message, du point de vue. Le lecteur postmoderne habitué à ces dysfonctionnements déplorera l'orientation peu progressiste (selon le sens qu'il confère à cet adjectif) de ce beau brassage. Le lecteur-lecteur remarquera que des moyens fins produisent parfois des résultats gros. Mais tous devraient trouver un peu leur compte, au détour, à la volée, à l'arraché parfois, à la surprise souvent.

L'auteur enfile avec une désinvolture remarquée des perles de diverses couleurs aux formats variables, passant du conte terroiriste burlesque à la politique-fiction, de sorte que c'est moins le héros initial, «le gars piteux» qui est promené d'un univers à l'autre que le lecteur, chargé d'enfiler les chaussures du personnage picaresque, soit des bottes lorsqu'il est entraîné dans les mouvements de foule du pont Jacques-Cartier, ou des souliers vernis pour les bureaux du premier ministre, des escarpins fins pour visiter la reine à Buckingham, des mules pour polir le parquet du Vatican. Même Dieu ne peut rester en paix dans cette farandole qui prend pour point de départ une décision unilatérale d'indépendance du Québec. Volonté qui provoque un branle-bas général dans lequel est rapidement évacuée cette intention dont la résolution, on le devine, risque de faire couler encore bien plus d'encre qu'elle ne fera couler d'institutions. L'amertume n'ayant pas de meilleur dérivatif que le rire, le mari cocu et le peuple tabassé pourront toujours en visiter la musée.

Ou prendre à leur tour une plume trempée dans un mélange de vitriol et de poil à gratter. Telle est bien la tâche dévolue au «gars piteux», qui, après avoir été abandonné pendant une douzaine de chapitres, doit surmonter l'anamnèse de ces épisodes où il ne comptait plus, en absorbant un philtre qui lui donnera le courant électrique cervical nécessaire pour le faire s'asseoir à sa table d'écriture remémorielle. Cette transe semblerait être également l'état mental de l'auteur quand il lance ses foudres et déclenche ses électro-

chocs si toutes ces décharges n'étaient pas soigneusement enrobées de connotations ludiques parfaitement maîtrisées.

Tel est bien le vernis qui colle ensemble tous ces éclats dispersés, une forme d'humour à registre constant, où le rocambolesque des situations est fondu dans une perspective qui redonne au vocable une emprise pérenne et régalienne. Vocabulaire plutôt que mot car tout élément langagier, sonore, étranger, populaire, démodé, savant, lubrique, branché, eschatologique ou paysan, trouve grâce et fonction dans un ouvrage justement dédié « à toi qui lis ces mots » et auquel on ne demande que d'en absorber, à grandes lampées ou à la cuiller à café. Les exclamations franchouillardes d'un prétentieux sociétaire de la Comédie-française trouvent même l'occasion de faire leur chemin : « — C'est horri-ï-ible, horri-ï-ible ! crie-t-il, abusant sans fausse honte du tréma dans sa glotte d'apparat, c'est i-ï-inacceptable ! Un crime de lèse-tragédie classi-ï-ique ! » (p. 88).

Gant de fer qui lui permet de tout marteler joyeusement, la passion langagière de l'auteur est également son talon d'Achille. Le choix des personnages, des situations et des événements est tout entier subordonné à cette allégresse, ou férocité, lexicale. L'affaiblissement des composantes traditionnelles crée une distorsion dans l'équilibre des parties, qui oblige à faire bref pour éviter la lassitude d'un procédé répétitif. Il convient de regretter que l'élan initial des chapitres d'ouverture, qui promettait un modèle remarquable de *triviallittérature*, mordante et populaire, ait été délaissé pour de la politique-fiction. Car dans cette première veine, il serait temps de trouver un succédané à *La Guerre, yes sir !* de Roch Carrier, trop empoissé de mépris. Pierre-Paul Karsh avait donné un savoureux exemple dans *Baptême*, trop court malheureusement, de ce que cette forme pouvait produire. Certes il est difficile de ne pas s'essouffler dans cette direction mais l'effort en vaudrait la peine. Et l'union des talents serait bienvenue pour alimenter une littérature à laquelle il manque encore d'être illustrée par ce genre si accordé à ce qui s'efface doucement dans notre culture, et qui l'a longtemps caractérisée.